



PHILIPPE PROST, LE TEMPS COMME PROCESSUS

A la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris, l'exposition «Mémoire vive», consacrée à l'œuvre de Philippe Prost, Grand Prix national de l'Architecture en 2022, invite à plonger au cœur d'une agence qui travaille sur l'existant, patrimonial ou ordinaire. Vivante et accessible, elle révèle une pratique où l'acte créatif vaut d'abord pour sa dimension collective, son voisinage avec la recherche et l'enseignement. Faisant l'objet d'un long processus temporel, le déjà-là y apparaît toujours en mouvement, activé par un architecte qui sait aussi endosser la figure de passeur.

Alice Bialestowski

Si le grand prix national de l'Architecture (GPNA) récompense une agence pour un ensemble de bâtiments construits, il s'attache aussi à distinguer une démarche dans ce qu'elle peut avoir d'exemplaire, dans son apport à la discipline contemporaine et dans sa capacité à affirmer la valeur sociétale et culturelle de l'architecte. Il y a l'œuvre et il y a «l'action» proprement dite, celle d'une pratique qui, au sein de l'Atelier d'Architecture Philippe Prost, est sous-tendue par la volonté d'unir mémoire et création, passé et présent. Ce que le visiteur perçoit vite en déambulant dans les espaces de la Cité de l'architecture et du patrimoine, où, pour la première fois, l'exposition d'un GPNA n'est pas reléguée dans une pièce mais répartie dans les collections permanentes avec lesquelles s'instaure un dialogue actif. Cette proposition de l'ancienne directrice de l'institution, Catherine Chevillot, a réjoui l'architecte et ses associés – Catherine Seyler, Gaël Lesterlin, Lucas Monsaingeon. «Il nous semblait que ce grand prix parlait justement de la dichotomie qui perdure entre le patrimoine et l'architecture contemporaine», précise Philippe Prost. Avec l'esprit d'ouverture qui le caractérise, ce dernier a également demandé à Margaux Darrieus – journaliste à AMC, chercheuse, enseignante et lauréate des AJAP 2023 dans la nouvelle catégorie «Autres voies de l'architecture» – d'assurer



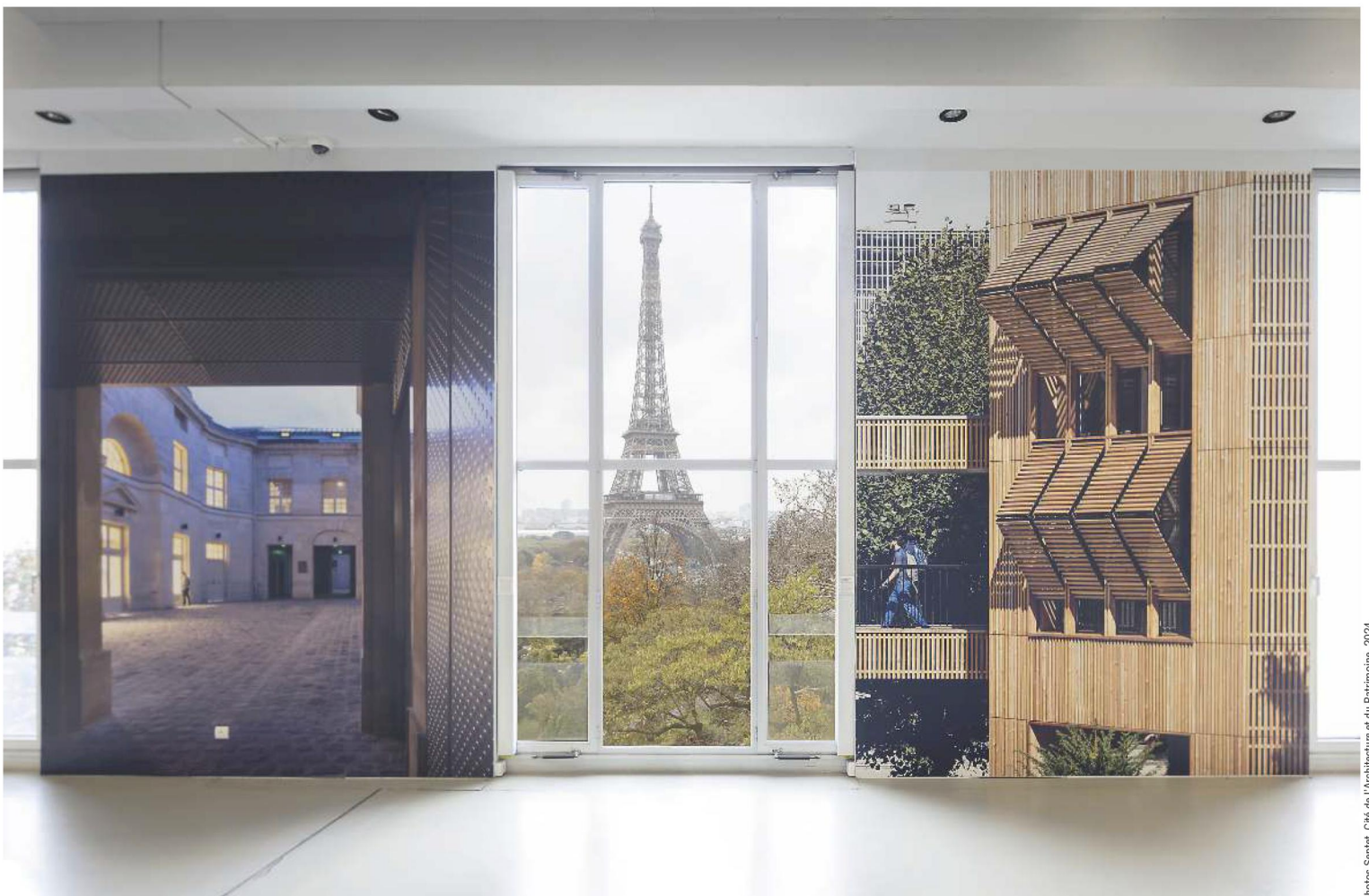
Photos Septet Cité de l'Architecture et du Patrimoine, 2024

le cocommissariat: «C'était une manière d'établir un lien entre des générations, celles du GPNA et des AJAP, de dire qu'au-delà de l'âge et des différences, on partage la même planète architecture.» Pour développer son regard, Margaux Darrieus s'est immergée pendant plusieurs semaines à l'agence pour voir l'équipe à l'œuvre, fouiller dans les archives d'où ont été exhumés des projets oubliés qui lui semblaient emblématiques d'une pratique de plus de trente ans: «L'idée était de ne pas donner une vision surplombante et monumentale de l'architecture, de montrer qu'il s'agit d'un travail au très long cours, qui nécessite nombre d'acteurs et de savoir-faire, passe par différentes phases de conception et de réalisation.»

De l'importance des archives

Il faut le dire d'emblée, cette exposition détonne par rapport aux exercices de monstration dont la profession est coutumière. Bien que très dense, elle n'est pas monopolisée par un amoncellement de pièces graphiques dont la compréhension serait réservée aux initiés. Elle ambitionne d'extraire la discipline de son pré carré pour mieux la faire comprendre au grand public – enjeu majeur –; elle offre plusieurs niveaux de lecture. Sans simplifier, elle réussit

à rendre les choses intelligibles en attisant la curiosité du visiteur. Elle le plonge dans le faire, celui du quotidien d'une agence, de son aventure humaine, architecturale et temporelle à travers laquelle s'écrivent la petite et la grande histoire. Dans cet enchevêtrement de projets, vieux ou récents, plus ou moins connus, transparait une démarche itérative qui, au-delà du dialogue de matières et de formes, fait comprendre l'importance des archives. Documents anciens – dont ceux d'autres architectes –, objets retrouvés sur un chantier de fouilles, œuvres empruntées pour l'occasion, tel un magnifique heaume du XV^e siècle ou le carnet d'un soldat transpercé par une balle, viennent donner sens aux projets. Le rapport au patrimoine n'est jamais statufié. Qu'il s'agisse d'évoquer la préfabrication ou le savoir-faire des moulistes, celui-ci est toujours présenté de façon sensible et pragmatique; voire poétique, quand sont exposés des matériaux comme les tuiles vernissées de la cité des électriciens qui conversent avec un tas de charbon et les motifs des étoiles du port Vauban d'Antibes. Ces pièces témoignent d'une autre manière de procéder par le biais de l'enquête et de la recherche, un préalable au projet qui s'en trouve nourri. La première partie, intitulée «Le cours du temps», met en exergue une architecture appréhendée comme un organisme toujours



en mouvement, pris dans la conjonction de flux temporels. A travers l'architecture militaire ou les liens tissés avec l'archéologie, on comprend ici à quel point le rapport au temps participe d'un processus. Il ne s'agit pas de l'arrêter pour faire œuvre mais au contraire de le dilater, d'accompagner une architecture en permanence actualisée, car tendue vers un futur appropriable. Il y a un art de la transformation qui tient à cette capacité d'établir une enquête approfondie des lieux – à l'échelle d'un bâtiment, d'un îlot ou d'un territoire tout entier – et de mettre en relation différentes époques, espaces et manières d'habiter. Ou encore de faire appel à des savoir-faire ancestraux et à des méthodes constructives innovantes, qui s'apposent plutôt qu'ils ne s'opposent, s'enrichissent mutuellement.

Clairvoyance

A cet égard, les travaux sur l'architecture de guerre fascinent, tant ils entérinent les débuts et le fondement d'une pratique qui, a posteriori, impressionne par sa clairvoyance. On y voit un chercheur passé par Chaillot devenir architecte praticien en se confrontant au bâti militaire, celui de la citadelle de Vauban à Belle-Ile-en-Mer, sur laquelle il travaillera pendant quinze ans. Comme Philippe Prost l'explique dans son essai *Par art et par nature*, « ces types d'ouvrages sont une source inépuisable de réflexion, notamment par l'économie de moyens qu'ils mettent en œuvre et leur rapport symbiotique au paysage, à la topographie ». De fait, ces chantiers suscitent des intuitions qui intègrent déjà une logique environnementale. Laquelle se déploie à l'échelle d'un contexte dans lequel les limites entre le naturel et l'artificiel s'effacent : il n'y a pas de prévalence entre la richesse matérielle du site et celle de son architecture. De même qu'émerge, bien qu'elle ne soit pas encore conscientisée, une notion de réparation qui, à l'époque, en matière de restauration, n'était pas celle prônée par les Monuments historiques. On pourrait multiplier les exemples, comme celui de la citadelle de Lille : l'agence a fait évoluer le regard

de la municipalité en lui montrant que le dessin végétal du parc, devenu le plus grand espace vert de la ville, est lui-même un dessin militaire. Rien n'est modifié ou presque, mais tout se transforme avec habileté en utilisant ce que la nature et l'histoire ont mis à disposition. C'est ce que prône l'architecte, qui rappelle que l'organisation des formes de ces ouvrages tient d'abord à la transcription du regard et de l'obsession de l'horizon.

Tout aussi éclairante est la section consacrée à l'archéologie et à la rencontre de cette discipline, jugée trop rare, alors qu'elle permet au concepteur de dialoguer avec les usages du passé. Au château de Caen par exemple, la présence de fouilles oblige à se glisser entre les vestiges et à développer une stratégie évolutive de l'aménagement du site. Un pragmatisme presque philosophique, tant il s'inscrit dans une posture qui ne hiérarchise pas les restes mis à nus, qu'ils soient de l'ordre du monumental ou d'un quotidien parfois immatériel. Tous ont une valeur propre et cette attention aux petites choses, mêmes modestes, n'est pas à négliger tant elle participe à enrichir l'imaginaire de l'agence. Même symboliquement, comme l'exploration des tranchées, à l'origine de la forme de l'Anneau de la mémoire et de la séquence d'entrée du célèbre mémorial Notre-Dame-de-Lorette à Ablain-Saint-Nazaire.

Souligner les qualités de l'existant

Etablir un continuum sur le temps long en pensant l'architecture comme un tout n'empêche pas de produire des formes et de les affirmer. Ce que montre la partie nommée « La forme du présent », qui interroge la manière dont l'agence se pose sur un site et élabore un dispositif architectural. A savoir, sans prérequis esthétiques mais toujours guidée par le lieu, ses histoires et ressources. « Il n'est pas question de s'effacer, plutôt d'actualiser l'existant en en soulignant certaines qualités, analyse Margaux Darrieus. La forme produite étant toujours induite par une raison soit purement technique, soit symbolique, comme à la Monnaie de Paris, dont les plaques de cuivre perforées enveloppant le nouvel atelier évoquent le savoir-faire des artisans dans la fabrication des médailles. En liant intimement valeur d'ancienneté et de nouveauté, la matière du site et celle importée fabriquent une expression claire. » Les exemples rassemblés ici – de la briqueterie de Vitry-sur-Seine transformée en centre chorégraphique à la restructuration du lycée Poquelin à Saint-Germain-en-Laye – en donne la mesure de façon très lisible par la ligne intemporelle qui ressort de la clarification des volumes et des circulations faisant exister de nouveaux usages.

Dans la dernière partie, la présentation des deux cas d'étude que sont les territoires du Bassin minier et du Cap d'Antibes montre que la même méthode s'applique sur le plan urbain. Déployer plusieurs projets à différentes échelles sur une très longue durée s'avère aussi un enjeu de conception : celui d'un urbanisme patrimonial dont la transformation progressive passe par « une forme d'écologie de l'attention » à haute valeur culturelle et sociale. « Il y a un emboîtement des échelles que les architectes doivent revendiquer, souligne Philippe Prost, appelant à l'unité de l'architecture, cette "œuvre ouverte". »

PAGE DE GAUCHE.
Honneur au réemploi, toutes les vitrines et cimaises ont été fabriquées à partir d'éléments de précédentes expositions. Elles arborent un filet M1, en écho au chantier.

CI-CONTRE.
Philippe Prost.



Léon Prost

PHILIPPE PROST, LA MÉMOIRE VIVE
Jusqu'au 23 mars 2025 à la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris.
Catalogue publié aux éditions Norma, 42 €.